

Article

« La question de la norme dans le "Diccionario del español de México" »

Luis Fernando Lara

Revue québécoise de linguistique, vol. 17, n° 2, 1988, p. 61-92.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/602629ar>

DOI: 10.7202/602629ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LA QUESTION DE LA NORME DANS LE «DICCIÓNARIO DEL ESPAÑOL DE MÉXICO»

Luis Fernando Lara

La lexicographie en langue espagnole se caractérise de façon déterminante par sa forme d'approche vis-à-vis des vocables qui originent des différentes régions hispanoaméricaines (par exemple, Le Mexique, Cuba, le Chili) ou même ibériques (par exemple, l'Andalousie) ou encore employés dans ces régions; ainsi que par sa façon d'envisager les mots considérés comme «généraux», c'est-à-dire en usage partout dans le monde hispanique, et dans une certaine mesure issus de la souche castillane. Les dictionnaires consacrés aux particularités régionales de l'espagnol composent le grand courant lexicographique de ce que l'on nomme «les dictionnaires de régionalismes»¹; leur objectif principal est la compilation et l'explication de mots qui proviennent soit des langues aborigènes d'un territoire précis — les «dictionnaires d'aztéquismes» au Mexique —, soit d'origine hispanique, mais qui ont été clairement modifiés quant à leur signifiant, leur signifié ou leur emploi par les locuteurs d'une région particulière: les dictionnaires d'américanismes, de mexicanismes, de cubanismes, ou même des dictionnaires qui circonscrivent des aires plus restreintes: par exemples les dictionnaires d'andalousismes ou, pour le Mexique, les répertoires de sonorensismes et sinaloensismes, ouvrages consacrés aux régionalismes provenant des États fédéraux de Sonora et de Sinaloa ou encore qui y sont d'usage courant.

1. Il y a des dictionnaires de cette sorte dans tous les pays de langue espagnole et dans un grand nombre de leurs régions. Un panorama général de leurs contenus et de leurs méthodes peut être trouvé dans Haensch et Werner 1978, Haensch 1987, Werner 1979, et Sala 1982. Il existe une différence évidente entre les dictionnaires de régionalismes élaborés par des lexicographes amateurs, et ceux qui sont faits par des linguistes. La plupart de mes affirmations se rapportent aux premiers, lesquels constituent l'immense majorité des auteurs de ce genre d'ouvrage.

Les dictionnaires qui s'occupent de l'espagnol «général», présupposent l'existence d'au moins un niveau de langue duquel les particularités régionales sont exclues; on en arrive ainsi à un lexique valable et compréhensible par tous les individus parlant l'espagnol, dont le nombre à l'heure actuelle atteint presque les 400 millions dans le monde.

Le deuxième courant dans la lexicographie espagnole est orienté en réalité par un seul ouvrage: *le Diccionario de la Real Academia Española*, publié par la Real Academia de Madrid depuis presque 250 ans (cet ouvrage sera dorénavant désigné par les initiales *DRAE*). Le reste des dictionnaires «généraux» de l'espagnol que l'on trouve sur le marché sont essentiellement des refontes du *DRAE* qui apportent parfois un heureux complément, ou qui sont d'adroites simplifications afin de répondre aux objectifs de vente des maisons d'édition.

Cette distinction entre la lexicographie régionalisante et la lexicographie générale de l'espagnol serait très raisonnable du point de vue de la méthode (contrastive ou différentielle, selon l'observation de Haensch et Werner 1978) et du point de vue des objectifs (description exhaustive des variétés de l'espagnol, constituant un témoignage de sa richesse, par contraste avec l'élaboration d'un véritable espagnol général ou «international» qui assurerait la communication), si, d'une part, les dictionnaires généraux de l'espagnol reposaient sur des bases documentaires dans lesquelles se trouveraient correctement représentées toutes les régions hispanophones (on pourrait alors affirmer, avec une relative assurance, que certains vocables sont vraiment généraux, c'est-à-dire employés de la péninsule ibérique au sud-ouest des États-Unis en passant par le Détroit de Magellan) et si, d'autre part, les dictionnaires de régionalismes avaient également un fondement documentaire aussi fiable, qui permettrait de garantir le caractère strictement régional d'autres vocables.

À vrai dire, aucun des deux types de dictionnaire ne possède une base documentaire solide. Les dictionnaires de régionalismes se heurtent continuellement à une regrettable absence de données, qui est à son tour conséquente du manque d'études consacrées à la langue espagnole dans tous les territoires où elle est parlée. Il en résulte que la procédure de localisation des origines et de l'usage d'un vocable, surtout lorsqu'il s'agit de mots au *colori* aborigène un peu faible, devient parfois impossible; en même temps, la recherche pour confirmer le

caractère régional exclusif d'un mot est très difficile et elle donne des résultats erronés, surtout si l'on pense au peu de documentation contrastive disponible mais néanmoins nécessaire. En conséquence, la plupart des lexicographes qui s'occupent des régionalismes choisissent d'enregistrer seulement des unités ayant une origine aisément reconnaissable, comme par exemple un grand nombre de nahuatlismes ou de mayismes au Mexique; ils omettent ainsi de consigner les différences qu'ils retrouvent dans des mots de souche hispanique, ou bien par crainte de se tromper, ou bien parce que le signifiant, au moins, semble être espagnol, et donc pourrait difficilement appartenir à une seule région.

Pour nombre de lexicographes, cette façon de procéder les conduit à se limiter au registre de mots à souche non hispanique et non inclus dans le *DRAE*, comme si tout vocable absent de ce dictionnaire était nécessairement un régionalisme.²

Les dictionnaires généraux se retrouvent dans une situation relativement plus difficile que celle des dictionnaires de régionalismes, puisque leur dépendance vis-à-vis du *DRAE* ne leur permet pas d'aborder de front le problème du manque de données à l'aide d'un critère approprié à leurs finalités particulières. Bien qu'idéalement il soit élaboré avec le concours de toutes les académies de la langue d'Amérique, le *DRAE* lui-même ne semble avoir ni les possibilités ni les matériaux nécessaires pour mener à terme une entreprise aussi énorme que celle qui consiste à rédiger un dictionnaire véritablement général.³ Le *DRAE* est une espèce de «trésor» de la langue dans lequel ont été incorporés au cours des années des matériaux aux origines diverses; c'est ainsi que le montrent ses propres articles lexicographiques: on y trouve des éléments pris au *Diccionario de autoridades* (1726-1739), ainsi que des contributions empruntées à de nombreux dictionnaires de régionalismes dont la

2. Il y a encore des auteurs qui prennent le *DRAE* comme référence unique pour la comparaison, ce qui fait que les résultats sont dénaturés. Cf. Werner 1985, un ouvrage dans lequel ce procédé est critiqué.

3. C'est à cela que je faisais référence dans Lara 1978. Une compilation méticuleuse et assez large, car elle ne saurait être exhaustive, du lexique total de l'espagnol de la péninsule ibérique jusqu'à la Patagonie, dépasse les moyens de n'importe quelle équipe de lexicographes indépendantes et cela sans mentionner les difficultés de principe dans les méthodes utilisées. Pour l'*Academia española*, qui est tellement enfermée dans sa propre tradition, une telle tâche semble impossible. C'est pour cela que j'ai proposé la réalisation du "dictionnaire régional" en tant que solution possible, comme on le verra plus loin.

fiabilité n'est pas toujours sûre, en passant par des documents isolés fournis par des académiciens qui ne penchent pas toujours en faveur d'une réalité plus ou moins générale, mais plutôt en faveur de leurs propres goûts littéraires. En ce sens, le *DRAE* n'est pas tout à fait un dictionnaire historique ni un vrai dictionnaire général de l'espagnol, ni même un vrai dictionnaire de l'espagnol péninsulaire, mais un conglomérat de matériaux qui correspond à des intérêts de sources diverses.

Ce panorama de la lexicographie espagnole ne tient pas compte de l'aspect normatif qui, même nié par la linguistique, détermine les caractéristiques de notre discipline d'une façon encore plus forte que l'élan descriptif de la science du langage. Ce qui caractérise vraiment la lexicographie espagnole c'est une valorisation d'ordre idéologique établi au cours de l'histoire, comme on essaiera ici de le démontrer.

Autrement dit, la distinction entre les dictionnaires de régionalismes et les dictionnaires généraux n'est pas le résultat d'un questionnement méthodique de la linguistique (sauf, bien entendu, lorsqu'il s'agit des dictionnaires de régionalismes modernes), mais bien d'une conception normative. D'après cette conception, l'espagnol général n'a jamais cessé d'être régi par la métropole castillane, tandis que les espagnols régionaux ne constituent qu'une série d'aires périphériques pittoresques, néanmoins importantes du point de vue de divers intérêts nationaux, mais en fin de compte marginales. À titre d'exemple, voyons l'explication qui figure dans la dernière édition du *DRAE* (1984) au sujet de l'ordre des acceptions dans les articles lexicographiques: «À l'intérieur de chaque article, les diverses acceptions des vocables sont ordonnées comme suit: en premier lieu viennent celles qui sont employées de façon usuelle et commune; viennent ensuite les acceptions anciennes, familières, figurées, *provinciales* et *hispanoaméricaines*, avec en dernier lieu les acceptions techniques et argotiques» (c'est moi qui souligne).

De cet arrangement, il ne reste plus qu'à déduire que les acceptions «d'emploi commun et usuel» se rapportent à une entité géographique autre que les provinces espagnoles ou l'Amérique hispanophone. En même temps, la série «emploi commun et usuel» — «anciennes» — «familières» — «figurées» — «provinciales» — «hispanoaméricaines» — [...] présuppose une hiérarchisation qui part du centre vers la périphérie; ce mode de rangement empêche que tous les vocables qui sont communs à l'Amérique espagnole, par exemple, puissent occuper à un moment donné la première place, dans la mesure où leurs acceptions seraient le produit

d'usages qui en surpassent — du point de vue littéraire et du point de vue démographique — d'autres qui ne sont généralisées qu'en Castille ou à Madrid. Des mots «vieillis» pour la métropole demeurent fréquemment des vocables répandus et d'usage actuel en Amérique hispanique; le caractère archaïque de certains mots, si bien défendu jusqu'à une date récente par la philologie péninsulaire a été déjà amplement réfuté.⁴

En outre et contrairement aux dictionnaires anglais, et depuis peu aux dictionnaires français, le *DRAE* est un dictionnaire sélectif, dont la finalité n'a pas été de recueillir la richesse du vocabulaire espagnol, mais seulement les vocables employés dans la langue littéraire et même uniquement les mots qui sont utilisés par certains écrivains. Voilà qui explique qu'il soit d'une taille plus réduite que d'autres dictionnaires des langues européennes; alors que le *New English Dictionary* (Oxford) contient plus d'un demi-million d'articles, le *DRAE* n'en compte qu'un peu plus de 70,000.

On peut avancer une explication au sujet du caractère normatif qui sous-tend toute la lexicographie espagnole. Il est nécessaire, pour cela, d'analyser un peu plus en profondeur la façon dont la norme se trouve mise en rapport avec la réalité d'une langue, ainsi que le fait que toute activité normative a un caractère symbolique du point de vue social qu'il est nécessaire de mettre au clair pour pouvoir prendre position à son égard.

Ainsi que je l'ai affirmé ailleurs (Lara 1976, 1983 et 1987b), il existe une différence absolue entre la réalité d'une langue, vérifiable au moyen de méthodes objectives, et l'idée que s'en fait la communauté qui la parle. Tandis que la réalité d'une langue est un fait primaire, l'idée sociale qu'on s'en crée est un fait secondaire, qui apparaît comme le résultat d'une réflexion. En d'autres mots, entre la perception d'un fait verbal et sa conceptualisation, il existe chez l'individu parlant un processus de réflexion qui ne consiste pas simplement en une vision spéculative du fait, mais aussi bien en une construction interprétative. Simultanément, la langue ne se présente pas à l'individu parlant comme un fait absolument nouveau; l'individu parlant ne l'aborde pas comme s'il ne savait rien de son existence et comme s'il n'avait jamais eu d'autres expériences auparavant. Il envisage la langue ni comme

4. Surtout après l'article si définitif de Lope Blanch, 1983.

un extraterrestre qui l'entendrait pour la première fois, ni comme un linguiste, dont l'occupation se trouve justement être l'un des moyens lui permettant de s'étonner de sa propre identité en tant que sujet parlant, et le poussant à objectiver la langue en tant qu'elle-même. Pour tout être humain, la langue représente un seuil infranchissable: la totalité de son existence se déroule dans le cadre de pratiques verbales et s'objective au moyen de pratiques verbales.⁵ C'est précisément cet enracinement dans la langue qui en fait un phénomène social pour le locuteur; la langue est quelque chose qu'il tient de ses parents et qu'il doit à la place qu'il occupe dans la société: c'est quelque chose qu'il reçoit en héritage, ainsi qu'il reçoit toutes les autres expériences spécifiquement humaines.

Ce qui signifie que la réflexion sur la langue n'a pas lieu en tant qu'événement isolé et individuel, mais qu'elle est plutôt insérée dans un processus social, déterminé par l'expérience historique de la communauté parlante. C'est dans cette expérience, qui rassemble d'une façon extrêmement complexe des événements historiques, des situations économiques, des processus politiques, des traditions et des crises, que la réflexion sur la langue centre ses points de repère; elle y trouve ses valeurs et détermine ainsi les concepts généraux d'après lesquels elle continuera d'être comprise.

Il se crée ainsi ce que l'on a nommé une «idéologie» de la langue. Idéologie qui, dans la mesure où elle offre une interprétation globale et où elle fait partie des grands moyens de conservation de l'identité sociale, parvient à se naturaliser et à se poser en tant que version définitive et réelle de ce que la langue est en elle-même.

La norme linguistique trouve son origine dans cette idéologie de la langue. Une fois que celle-ci a défini ses valeurs sociales importantes, elle dépend de la norme pour faire démarrer ses mécanismes de contrôle sur l'usage, toujours orientés dans le sens de la correction idiomatique.

Mais puisque l'idéologie n'est pas une vision spéculaire de la réalité, elle ne peut pas non plus offrir une idée de la langue qui soit équivalente à la totalité de

5. Cette conception correspond au courant linguistique contemporain connu sous le nom de «pragmatique». C'est la psychanalyse qui a développé cette idée de la façon la plus intéressante, par exemple A. Lorenzer, *Zur Begründung einer materialistischen Sozialisationstheorie*, Frankfurt, 1981.

celle-ci; elle sélectionne plutôt les éléments qui peuvent se prêter le plus aisément à une relation symbolique avec les valeurs sociales qu'elle contient. Ainsi, l'idéologie n'a aucune explication à fournir pour rendre compte de tous les éléments de la langue; ce qu'elle fait, au contraire, c'est extrapoler à toute la langue ce qu'elle a élaboré à propos de quelques-uns de ses éléments. À la fin, l'idéologie triomphe de la langue et elle laisse croire que ce qu'elle définit est *toute* la langue. La norme, qui est le moyen d'agir pour l'idéologie, devient la langue; c'est ainsi qu'elle se présente à tous les individus qui la parlent.

C'est à partir de ce critère qu'il faut, dans chaque cas particulier, comme celui de la langue espagnole et, en ce qui concerne cet article, celui de la langue espagnole parlée au Mexique, rechercher les éléments idéologiques qui se cachent sous les traits spécifiques d'une tradition semblable à celle dont il a été question plus haut; ce n'est que de cette manière que l'on peut arriver à comprendre la difficile question de la norme dans un dictionnaire qui, comme le *Diccionario del español de México*, prétend justement offrir une alternative pour la lexicographie bipolaire axée sur les régionalismes et sur la langue générale.

On peut supposer qu'il y a au moins quatre éléments constitutifs de l'idéologie dominante de l'espagnol, dont sont issues les caractéristiques normatives qui marquent sa lexicographie:

1. L'histoire de la langue espagnole a toujours été indissociable de l'histoire de l'expansion de la Castille; vers les confins de la péninsule ibérique à l'origine, puis avec la conquête et la colonisation vers l'Amérique, les Philippines et certaines régions d'Afrique. L'espagnol d'il y a dix siècles ne fut pas la seule source isolée et linéaire de l'espagnol actuel; c'était surtout son rapport indissociable avec le royaume castillan: dès cette époque, elle y apparaît comme un élément privilégié qui peu à peu va s'imposer face aux autres dialectes romans péninsulaires, surtout pendant la période de la Reconquête et de la constitution de l'empire espagnol, ce qui favorisera son implantation en Amérique au moment des grandes découvertes. Un bon exemple de cette façon de penser est le fameux prologue d'Antonio de Nebrija dans son ouvrage *Gramatica de la Lengua Castellana* (1492). Après avoir affirmé que «la langue fut toujours la compagne de l'Empire», l'auteur ajoute une observation qui, si peu de temps avant la découverte de l'Amérique, fut presque prophétique: «que

votre altesse puisse mettre sous Son joug beaucoup de nations barbares et aux langues étrangères; or une fois soumises, il y aurait grand besoin que celles-ci reçussent les lois que le vainqueur impose aux vaincus, et avec celles-ci, notre langue». ⁶

2. L'histoire de la colonisation de l'Amérique par les espagnols se caractérise en général par l'intégration des populations aborigènes dans la société espagnole et par l'adoption de la langue des conquérants. Ce fut le contraire dans les autres zones de colonisation européenne; la tendance fut plutôt d'instaurer la ségrégation contre les aborigènes et de les maintenir éloignés de tout contact avec les langues des découvreurs (sans que cela veuille dire que je tente d'occulter ou de minimiser la cruauté avec laquelle l'une et l'autre de ces colonisations ont été menées à terme). Jointe au rapide processus de métissage — autre caractéristique des colonies espagnoles —, la langue des conquérants devint très vite une langue d'emploi généralisé qui s'étendit à tous les territoires occupés par l'Espagne; elle finit par devenir la langue maternelle de la plupart de leurs habitants.

3. L'idée d'une langue unifiée était de première importance car elle correspondait à la conception qu'on se faisait de l'empire espagnol — ce que Nebrija laisse aussi entendre dans son prologue; il est aussi possible que son implantation en Amérique ait été renforcée par le développement interne des sociétés hispanoaméricaines de formation récente, permettant ainsi à l'espagnol de devenir l'un des principaux fondements de leur identité. Déjà Nebrija défendait une grammaire qui est parvenue à maintenir la langue unie et à en empêcher la fragmentation subséquente comme celle que subirent les langues des empires de l'Antiquité. Au début du XIX^{ème} siècle, au moment où s'enclenchaient les processus d'indépendance en Amérique, deux «américains», Andrés Bello et Rufino José Cuervo, remirent en valeur l'unité de la langue dans toutes les colonies et en Espagne; leur but était d'empêcher un nouveau cycle de fragmentation linguistique similaire à celui qui affecta le latin lors du démembrement de l'empire Romain (Ontañón 1967). À partir de ce moment

6. A. Quilis, l'auteur de l'étude préliminaire dans l'édition mentionnée, paraît soutenir la même idée.

l'unité de l'espagnol allait devenir l'une des valeurs suprêmes de notre idée de la langue.

4. Depuis l'Antiquité classique, on défendait le principe de la correction linguistique, dont le but principal était d'assurer la compréhension mutuelle ainsi que la qualité esthétique, caractéristiques fort importantes du point de vue social. Cette idée reposait sur l'imitation de modèles socialement sanctionnés, considérés comme des «autorités». Dès cette époque, on passait des textes exemplaires qui représentaient l'autorité, à leurs auteurs, ce qui donnait un sens tout différent à l'idée d'«autorité» linguistique: ce n'est plus le texte socialement «autorisé» qui compte, mais l'écrivain, l'auteur du texte qui devient l'autorité première. Tant que l'Espagne — tout comme les autres nations européennes nouvellement constituées — ne posséda pas d'auteurs littéraires sur lesquels elle pût fonder ses normes de correction, le rôle d'autorité en matière linguistique s'appuyait sur les usages en vogue à la cour: à Tolède sous Alphonse le Sage, et plus tard dans les deux capitales successives de l'Empire: Valladolid et Madrid. Les usages linguistiques des écrivains espagnols du Siècle d'Or (XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles) et la défaite idéologique subie par la noblesse sous l'influence des idées issues de la Révolution française, furent des éléments déterminants dans la réapparition du concept classique d'autorité; mais ils ne furent pas suffisants pour faire oublier le poids d'autorité que s'étaient arrogé les écrivains — bien au contraire: la naissance de la bourgeoisie fit de l'écrivain une personnalité autonome, jouissant d'une liberté absolue rendue possible par la spécialisation du travail⁷ —, ni pour effacer le prestige des usages, non plus l'usage des courtisans mais celui des élites intellectuelles des capitales de l'Empire.

C'est ainsi que la tradition idéologique, qui plaçait en Castille l'origine et la souche légitime de la langue espagnole, continua à déterminer les règles de la correction et de l'établissement de normes linguistiques dans toutes les régions hispanophones; elle se vit en outre renforcée par la nécessité de l'unité et de la conservation de la compréhension mutuelle par les individus parlants vivant sur des

7. Cette affirmation est fondée sur les idées de Sohn-Rethel 1973 et Habermas 1962, qui rattachent la division kantienne entre raison pure et raison pratique à la reconnaissance du citoyen en tant qu'individu privé à partir de la Révolution française. Ceci aurait pu conférer à l'écrivain l'identité sociale qu'il possède encore de nos jours.

territoires très éloignés les uns des autres. Les prises de position d'Andrés Bello et de Rufino José Cuervo, qui étaient d'éminents américains, contribuèrent à communiquer aux nouvelles républiques américaines la crainte d'une fragmentation linguistique et l'idée que le code de correction devait continuer à être défini par la métropole coloniale.

Simultanément, la reconnaissance historique de la Castille en tant qu'origine et fondement de la langue liée au sens accordé à l'«autorité», sens qui s'était développé à partir de l'Antiquité, finit par se matérialiser dans une institution qui, du fait de sa naissance même, associait le nouveau rôle de l'écrivain en tant qu'autorité de première importance avec le pouvoir de la cour. C'est ainsi qu'est née la *Real Academia Española*, dont le siège était à Madrid.

Dans les républiques américaines il y eut des tentatives pour s'opposer à l'existence d'une pareille autorité; l'Académie mêlait de façon équivoque l'autorité des textes — tel que le proposait le *Diccionario de autoridades*⁸, — l'autorité des écrivains qui en étaient membres et l'autorité royale. Paradoxalement, c'est dans des moments d'exaltation républicaine, libérale et indépendantiste⁹ que les académies correspondantes de l'Amérique hispanique furent fondées une à une.

À la suite de ces faits, il n'est pas surprenant de constater que l'idée d'une lexicographie de l'espagnol «général» ne s'inspire pas d'une mise en place préalable

8. *Autoridades* 1726:ii: "En tant que la base et le fondement de cet ouvrage, on y a mis les auteurs qui d'après l'Académie ont usé de la langue espagnole avec la plus grande bienséance et la plus grand élégance."

9. L'opposition hispanoaméricaine vis-à-vis de l'Académie, autant que j'en sache, n'eut lieu qu'une fois que les états indépendants furent constitués. C'est ainsi que, par exemple, en 1875, un député local faisait valoir, pour s'opposer à la première académie correspondante d'Amérique hispanique, l'académie colombienne, que cette académie "était hostile aux institutions nationales et reposait sur un principe d'autorité qui en aucune façon, ni du point de vue social ni de celui de la langue, ne pouvait être en accord avec la vraie république" (Romero 1972:xxx). L'Académie Mexicaine fut fondée dans un moment de grande exaltation républicaine et libérale. Elle fut tout de suite considéré comme une institution conservatrice. Les efforts menés en vue d'une "indépendance" linguistique vis-à-vis de l'Espagne s'inscrivent dans le courant de l'histoire hispanoaméricaine. On en retrouve des traces de l'Argentine (Domingo F. Sarmiento) jusqu'au Mexique (Ignacio Ramírez et Ignacio M. Altamirano). Il reste encore à réaliser des recherches rigoureuses et bien documentées sur ces importants aspects de la formation des identités nationales hispanoaméricaines.

d'une méthodologie basée sur les acquis de la linguistique; une telle orientation établirait la nécessité d'une comparaison entre les différents usages de l'espagnol dans tous les territoires où cette langue est parlée. C'est grâce à la participation des linguistes que cette idée s'éveillerait peut-être au sein de l'Académie espagnole d'aujourd'hui. On constate plutôt que la démarche est axée sur la conception que ce qui est «général» se fonde sur la valeur idéologique de la langue castillane, non pas la langue de toute la Castille, mais seulement celle qui représente l'usage de la capitale impériale: la ville de Madrid. Grâce à l'idéologie qu'elle défend, l'Académie de Madrid s'est arrogée une autorité suffisante pour sanctionner ce qui est général et ce qui est correct en matière de langue; l'espagnol ainsi conçu est défini comme général, ou «d'emploi usuel et commun». Conformément à cette idéologie, les académies hispanoaméricaines correspondantes sont dépendantes en fin de compte de l'Académie espagnole, bien qu'il existe formellement une association d'académies et que toutes proclament leur égalité. Il suffit de considérer la situation réelle des académies hispanoaméricaines pour constater que c'est là une égalité fausse.

Comme je l'affirmais plus haut, le dictionnaire académique est sélectif. Étant donnée l'idéologie qui le régit, il lui serait impossible d'adopter une position ouverte, qui prenne en considération des réalités de la langue qui ne sont plus contenues dans la souche castillane pure. Par ailleurs, l'Académie n'a pas cessé de déterminer la valeur des vocables en termes d'autorité; ce qui fait que des quantités considérables de mots d'usage populaire, rural, scientifique ou technique, qui par «malchance» n'apparaissent pas immortalisés dans l'œuvre de quelque écrivain considéré comme une valeur sûre — parmi lesquels se trouvent aussi, il faut le dire, des écrivains latinoaméricains —, demeurent en marge de l'intérêt officiel.

La sélectivité du *DRAE* et la position idéologique sur laquelle elle est fondée sont les véritables caractéristiques déterminantes du point de vue normatif qui régissent le courant régionaliste dans la lexicographie espagnole. En effet, une fois que la langue «générale» a été répertoriée dans un seul dictionnaire centralisateur, et que celui-ci apparaît comme le seul représentant légitime des valeurs de «castillanité» et d'unité de la langue, la réalité d'un lexique d'une extraordinaire variété et d'une énorme richesse (composé de vieux mots castillans — devenus des «archaïsmes» américains ou andalous —, d'arabismes, d'un très grand nombre de vocables issus des langues aborigènes des colonies espagnoles, de gallicismes

hérités de plusieurs siècles d'influence française et d'anglicismes contemporains) ne peut être conçue que sous un angle marginal par rapport à la langue originelle parlée dans la métropole castillane. Cette marginalité nuit à l'unité tant vénérée depuis le XV^e siècle. Dans la plupart des cas, les dictionnaires de régionalismes sont donc régis par le désir d'enregistrer les variétés lexicales de l'espagnol que l'on apprécie le plus souvent pour des raisons culturelles, ethniques ou nationales; mais puisque leur seul rôle idéologique consiste à constater la déviation par rapport à la pureté du castillan, et donc du danger que représente les différences d'usage pour l'unité de la langue, ces dictionnaires sont forcés d'admettre leur propre incapacité de principe pour rivaliser avec le *DRAE* et pour postuler des valeurs linguistiques indépendantes.

En tant que déviation par rapport aux normes académiques, le régionalisme est considéré comme un cas particulier de «barbarisme»; du point de vue de l'idéal de la langue générale, il lui est donc attribué une valeur négative dont font état grand nombre d'ouvrages lexicographiques hispanoaméricains.¹⁰ D'où il résulte que, pour beaucoup de lexicographes, il n'est pas nécessaire de disposer d'une base documentaire permettant d'établir le véritable caractère régional d'un vocable, mais qu'au contraire, il suffit de démontrer qu'il ne se trouve pas inclus dans le *DRAE*. Seuls les lexicographes modernes qui ont reçu une formation linguistique appropriée sont parvenus à re-définir la valeur des dictionnaires de régionalismes, quoique jusqu'à présent ceci n'a eu d'effet que dans le cadre du monde universitaire.

Il existe des régionalismes «acceptés» par l'Académie. Leur inclusion dans le *DRAE* a été dictée par la valeur littéraire reconnue aux écrivains qui les ont

10. On peut le constater en parcourant plusieurs titres d'ouvrages lexicographiques consacrés aux régionalismes, tels que: Edmundo Bolio, *Mayismos, barbarismos y provincialismos yucatecos* (1931); S. Cordero, *Barbarismos, galicismos y solecismos... con un apéndice de los principales modismos, refranes y provincialismos de empleo corriente en la República Mexicana...* (1918); A. de León, *Barbarismos comunes en México; solecismos, anglicismos, provincialismos...* (1936); P. Patrón Beniche, *Léxico yucateco, Barbarismos, provincialismos y mayismos* (1932); F. Ramos y Duarte, *Diccionario de mejicanismos. Colección de locuciones y frases viciosas...* (1895); le même phénomène se produit dans le reste de l'Amérique hispanique, comme le démontrent: au Honduras, E. Martínez López, *Provincialismos y barbarismos hondureños* (1905); au Costa Rica, C. Gagini, *Diccionario de barbarismos y provincialismos de Costa Rica* (1892); au Guatemala, A. Batres Jáuregui, *Vicios del lenguaje. Provincialismos de Guatemala* (1892), etc., Cf. Haensch, 1987.

employés. Ces régionalismes sont parfois très peu usuels dans certaines régions, et l'on pourrait penser que c'est là une raison suffisante pour que l'Académie ne les prenne pas en ligne de compte. En réalité, ils n'ont pas été inclus dans le *DRAE* en raison de leur caractère régional, mais à cause de leur caractère littéraire.

C'est à partir de ces critères que l'Académie «accepte» ou «refuse» des vocables. Ces deux verbes, parfaitement acclimatés à la lexicographie espagnole, manifestent clairement la façon dont sont conçus le dictionnaire et le rôle de l'Académie.

Comme je le mentionnais il y a un instant, l'idéologie dominante de la langue espagnole est présente partout dans la communauté hispanophone, et non pas seulement en Espagne, comme on pourrait le croire, puisque c'est ce pays qui est en fin de compte favorisé par cette idéologie. Celle-ci a servi à éduquer toutes les populations hispaniques et elle est devenue «naturelle» à leurs yeux; c'est elle qui sert à déterminer l'intelligibilité d'un dictionnaire, qu'il soit général ou régional. C'est pour cela que les Hispanoaméricains, entre autres, vivent sous les effets de la «conscience de la déviation» de leur langue et qu'ils sont sans cesse préoccupés par l'acceptation et le refus, l'«existence» ou l'«inexistence» des mots qu'ils emploient quotidiennement.¹¹

L'idée que la fragmentation si redoutée de l'espagnol se déclencherait et résulterait en une multiplicité de langues incompréhensibles les unes par rapport aux autres naît du principe qui soutient que tous les individus parlants doivent se soumettre aux dispositions de l'Académie, qui veille sur la correction et l'unité de la langue. C'est cette conception qui raffermirait le rôle du dictionnaire général et qui marginalise les dictionnaires de régionalismes.

Deux attitudes généralement répandues dérivent de ces effets idéologiques: d'abord le purisme, qui est considéré comme un moyen de défense au service de la

11. Les sanctions "accepté", "existant" ou "inexistant" appliquées à des vocables de l'espagnol inclus ou non dans le *DRAE* sont généralisées partout dans le monde hispanique. Elles placent souvent le public en face de véritables conflits lorsque l'un des adversaires voulant trancher quelque discussion disqualifie son opposant en lui démontrant que l'un des mots qu'il a employé pour expliquer ses arguments "n'existe" pas en langue espagnole (bien qu'il l'ait prononcé et que le mot possède un sens).

correction et de l'unité de la langue; ensuite, la critique exacerbée à l'égard de l'Académie, que toute défaillance, toute carence ou toute erreur dans le *DRAE* éveillent. Ce qui autrement ne serait considéré que comme des lacunes normales dans un travail de compilation et d'interprétation, devient une série de fautes impardonnables au compte de l'Académie; on en arrive même à lui reprocher sa négligence. Aussi bien le purisme que la réprobation du travail réalisé par l'Académie — réprobation qui ne parvient presque jamais à un véritable anti-académisme — ont pour conséquence, dans un grand nombre de cas que l'on adopte des positions encore plus intransigeantes envers l'institution et que l'on poursuit la perpétuelle recherche des erreurs commises par l'Académie, dont on essaie de mettre en évidence la faiblesse et le manque de sérieux.

Une autre attitude, moins répandue, se fonde sur l'appréciation de l'usage de la langue dans une région particulière. Elle cherche à démontrer notamment que ceux qui s'écartent des idéaux de la langue espagnole ne sont pas les Hispanoaméricains mais plutôt les Espagnols eux-mêmes. C'est ainsi que font leur apparition des croyances — d'origine inconnue — du genre de celle qui est très répandue en Amérique espagnole et qui soutient que le lieu où l'on parle le «mieux» l'espagnol, c'est en Colombie.

Dans ce cadre général, le Mexique ne constitue pas une exception. Depuis le XVIII^e siècle, ce pays possède une longue tradition dans la recherche d'une identité nationale (Lara 1983 et 1987 b); de là l'apport d'éléments importants au regard de l'idéologie de la langue. L'idéologie nationale mexicaine est née des efforts menés tout au long de ce siècle pour fonder sa légitimité nationale non pas sur son passé hispanique mais sur son passé précolombien. Elle est donc en contradiction avec l'idéologie défendue par les Espagnols européens. Les Mexicains se tiennent pour héritiers des peuples autochtones qui demeuraient sur leur territoire au moment de la conquête espagnole et pendant la période qui l'a suivie. Dans la mesure où les Mexicains ne se sentent pas «originaires» d'Espagne, l'espagnol est conçu comme une langue imposée de l'extérieur et qui n'a rien à voir avec les véritables racines nationales (Lara 1987b).

Bien que l'espagnol ait été imposé aux Indiens mexicains, sa nature réelle en tant que véritable fondement de leur nationalité doit être envisagée ou bien à partir de l'argument insoutenable que ses origines ne sont pas castillanes et qu'il constitue

plutôt une espèce d'évolution indépendante et isolée de la langue des conquistadors¹², ou bien en faisant de la déviation naturelle due à son caractère régionaliste une différence transcendante, c'est-à-dire en revendiquant la déviation comme une vertu importante. Certains mouvements nés de cette tendance cherchent à instaurer une «orthographe mexicaine» de l'espagnol, différente de l'orthographe académique; on éliminerait par exemple la distinction purement graphique entre les lettres C, Z et S¹³ puisque les Mexicains ne différencient pas les phonèmes /s/ et /θ/.

Ces prises de position ne sont pas majoritaires. La plus commune est celle qui consiste à essayer de mettre en valeur les apports lexicaux des langues amérindiennes qui, au Mexique se trouvent inclus dans le même cadre de légitimité et de pureté que le castillan. C'est ainsi qu'à l'intérieur de la lexicographie régionaliste se manifeste un intérêt pour les dictionnaires de nahuatlismes ou d'aztéquismes, de mayismes, etc., qui rivalisent entre eux pour faire la preuve de la richesse apportée par ces langues au lexique général hispanique.¹⁴

Il n'existe pas de solution unique pour résoudre le conflit idéologique évoqué à propos de la conception prédominante de la langue espagnole et celle de la revendication du passé précolombien; toutes les deux conceptions coexistent et interviennent de façon sélective, selon le type de questionnement que soulève la communauté mexicaine. C'est ainsi que, par exemple, pour se défendre contre

12. Un maître d'école mexicain affirmait dans une interview importante à propos du nom de la langue parlée au Mexique, que "le tronc idiomatique hispanique n'est pas un élément suffisant pour affirmer que la norme linguistique est celle d'un espagnol qui serait *supposément* parlé par le peuple mexicain" (C'est moi qui souligne). In: *Proceso* (revue hebdomadaire) 21.VI.82.

13. Tentatives que l'on peut grouper avec d'autres, intermittentes celles-là, et qui consistent à modifier l'orthographe de l'espagnol pour la rendre encore plus proche de sa phonologie. Naturellement, même si l'orthographe espagnole était modifiée pour en éliminer les lettres V et H, il est certain que cela n'affecterait pas la distinction entre S et C/Z (qui correspondent à la phonologie castillane); les Mexicains devraient encore chercher une orthographe qui leur soit particulière.

14. La quantité de vocables nahuas ou appartenant aux autres langues amérindiennes du territoire mexicain et qui ont été incorporées à l'espagnol, est une cause de discussion permanente au Mexique. L'ouvrage de Lope Blanch (1967) qui tentait de démontrer qu'entre des locuteurs de bonne éducation, la familiarité avec ces vocables de même que leur utilisation réelle sont très limitées, souleva plusieurs réactions et discussions passionnées. Cf. de même Lara 1983.

l'anglicisme — attitude qui est amplifiée aussi par les puristes et par certains intérêts politiques qui voudraient l'utiliser pour sublimer un conflit plus vaste vis-à-vis des États-Unis (Lara 1987b) —, on fait appel à la pureté castillane de l'espagnol; par ailleurs, s'il s'agit de marquer la différence vis-à-vis de l'Espagne, on tire parti du caractère indigène du Mexique; dans d'autres cas — qui ne font pas l'objet d'un débat public, car il s'agit d'enjeux de pouvoir à l'intérieur de petites municipalités —, on proclame le caractère national de l'espagnol pour couper court à des mouvements de défense des langues autochtones menés dans certaines communautés indigènes.

C'est dans le cadre d'un tel contexte idéologique que fut proposée l'élaboration d'un *Diccionario del español de México* (dorénavant *DEM*), non plus conçu comme un dictionnaire de régionalismes, mais comme un dictionnaire régional de l'espagnol (caractérisé par Haensch 1987 comme étant le résultat d'une «méthode intégrale», différente de la méthode «contrastive» traditionnelle). Les objectifs principaux de ce dictionnaire devaient être en premier lieu de tirer ses données d'études poussées sur le vocabulaire de l'espagnol tel qu'il est parlé et écrit au Mexique (Lara 1972); il serait alors possible d'établir avec une rigueur théorique et méthodologique suffisante le lexique réel des Mexicains; en deuxième lieu, de considérer l'espagnol du Mexique comme un tout qui puisse opposer une négation de principe à la conscience de la déviation véhiculée et imposée par l'idéologie dominante et par la tradition lexicographique relative au régionalisme; en troisième lieu, d'obtenir, grâce à une concrétisation de la réalité du vocabulaire mexicain de la langue espagnole, que l'idée que les Mexicains se font de la langue s'approche de cette réalité et récupère à leur profit une légitimité linguistique escamotée par l'idéologie dominante (Lara 1972).

Il résulte de tout ceci que les deux premiers objectifs correspondent à une façon d'envisager les questions qui est caractéristique de la linguistique descriptive: la valeur des données et la notion d'un système linguistique autonome par définition¹⁵, sont des concepts évidents pour tout linguiste, même si ce dernier ne

15. La notion de système en tant qu'entité autonome n'est pas mise en question sur le plan descriptif soit parce qu'on lui attribue une existence réelle, comme le fait le structuralisme, soit parce qu'on lui attribue une valeur de méthode. Les articulations avec d'autres systèmes se font vers le "haut", c'est-à-dire qu'elles sont à l'origine de ce qu'on nomme les diasystèmes (on affirme que la langue

s'occupe pas précisément de l'aspect normatif de la question; cet aspect est en réalité récusé d'entrée de jeu par l'origine elle-même de la linguistique descriptive. Le troisième objectif correspond, au contraire, à une réaction à l'encontre de l'idéologie dominante de la langue espagnole.

La documentation dont se sert le *DEM* est en définitive un aspect tellement technique aux yeux de l'opinion publique, qu'elle ne suscite aucun débat sur le plan idéologique.¹⁶ Par contre, l'idée que l'espagnol du Mexique puisse être envisagé comme un système autonome éveille des soupçons et des confusions.

En effet, le concept linguistique de «système» présuppose qu'il possède une structure autonome et qu'il ne se trouve pas en contradiction avec le fait historique et réel que l'espagnol du Mexique, ou celui de n'importe quelle autre région, fait corps avec la langue espagnole. Le concept de «système» correspond à l'axiomatique de la description; il n'implique aucune espèce d'isolement ou de fragmentation de l'espagnol du Mexique par rapport à l'espagnol global. Cependant, étant donnée la crainte idéologique du démembrement de la langue à cause des attitudes indépendantistes américaines, il y a eu des interprétations touchant cet objectif précis du *DEM*; on l'a alors considéré comme une ultime déclaration d'indépendance et une tentative pour séparer l'espagnol parlé au Mexique de l'ensemble unifié de la langue espagnole.¹⁷

En outre, puisque la tradition lexicographique n'a encouragé que l'élaboration de dictionnaires de régionalismes, on veut sans cesse envisager le *DEM* comme un nouveau «dictionnaire de mexicanismes»; parfois on le considère aussi comme un

espagnole est un diasystème), ou bien elles se font vers le "bas", ce qui donne des systèmes dialectaux, sociolectaux, etc., ou encore, elles mènent jusqu'aux "langues fonctionnelles", tel qu'on peut l'apprendre dans n'importe quel manuel moderne de linguistique.

16. On peut trouver des exposés sur notre système de documentation dans Lara/Ham/García Hidalgo 1981.

17. C'est ce qu'affirma, par exemple, le journal madrilène *ABC* en 1972. De son côté, l'académicien espagnol Valentín García Yebra pense qu'il "serait excellent qu'il y eut un dictionnaire pour chaque pays; mais il serait lamentable d'encourager, de quelque façon que ce fut, la fragmentation de l'espagnol en tant que langue commune [...] si 'le lexique mexicain' signifie 'le lexique d'une langue propre au Mexique', et si une telle expression implique le désir d'isoler l'espagnol du Mexique de l'espagnol commun, jusqu'au point de constituer une langue à part, je crois qu'on désire alors en même temps l'appauvrissement culturel du Mexique" (*El traductor*, 1,2 (1986), 12-14).

catalogue très utile pour repérer les contrastes entre les vocables mexicains et ceux des autres régions hispanophones, en particulier entre les mots qui peuvent donner lieu à une incompréhension dans d'autres pays, comme par exemple ceux qui ont des significations sexuelles, les insultes, etc.

En revanche, l'idée d'un dictionnaire décrivant la totalité de la langue espagnole en usage au Mexique — y compris une très large portion de vocabulaire commun à d'autres parties du monde où l'on parle l'espagnol — n'est pas facile à comprendre; certains se demandent même si un tel effort pourra aboutir à des résultats intéressants.

Le troisième objectif du *DEM* est d'ordre idéologique; il a donné lieu à toutes sortes de réactions d'approbation, même lorsque plusieurs d'entre elles ne correspondaient pas aux questions soulevées par ce dictionnaire. On peut rappeler ici les attitudes de ceux qui voient dans le dictionnaire un anti-hispanisme hérité des mauvaises interprétations historiques de la signification de l'indépendance au Mexique; celles des gens qui le considèrent comme l'avènement d'une anti-académie mexicaine de la langue qui viendrait usurper le rôle de l'institution espagnole avec les mêmes objectifs autoritaires; celles des personnes qui s'attendent à voir le dictionnaire se remplir de vocables issus des langues amérindiennes mexicaines allant même jusqu'à les imposer contre ceux qui ont une origine hispanique leur attachant ainsi une valeur idéologisante interne; celles enfin des intervenants qui espèrent y trouver un catalogue de locutions mexicaines piquantes dans lesquelles le «génie du Mexicain» se manifesterait. Tous ces espoirs ont été déçus par la partie du travail déjà publiée: le *Diccionario básico del español de México*; l'ouvrage est une version du *DEM* comprenant sept mille articles qui recensent le vocabulaire fondamental de l'espagnol du Mexique et celui qui est d'usage dans les livres scolaires officiels de l'enseignement primaire.¹⁸ Indépendamment de l'importance que l'on reconnaît à ces attentes idéologiques, il s'agit pour nous de manifestations

18. Sollicitée par le ministère de l'enseignement du Mexique, cette version est destinée à l'enseignement élémentaire. Elle est basée sur le vocabulaire contenu dans les livres officiels, c'est-à-dire ceux qui sont reconnues par le ministère, distribués gratuitement dans les classes et d'emploi obligatoire dans tout le système scolaire mexicain. La composition lexicale de ce petit dictionnaire est donc hétérogène, car à côté des mots les plus usuels au Mexique apparaissent bon nombre de vocables scientifiques qui ne sont pas fréquemment utilisés ni généralisés dans l'usage. Ils ne font pas partie de la couche du vocabulaire fondamental.

normatives que le *DEM* prend en compte afin de définir les besoins futurs d'une communication avec ses lecteurs.

En fait, le *DEM* doit faire face à plusieurs conflits d'ordre normatif tout en étant à la source de plusieurs autres. Dans la suite de cet article, j'expliciterai ces conflits et je présenterai les solutions que nous avons préconisées pour résoudre chacun d'eux.

1. Nous avons rejeté toute prétention de créer une «orthographe mexicaine» de l'espagnol, aussi bien pour des motifs d'ordre pratique que pour des raisons culturelles, historiques et traditionnelles (Lara 1986 et 1987a). Néanmoins, il y a des questions orthographiques qui méritent d'être considérées, ne serait-ce que celles qui n'ont pas été résolues pour l'espagnol général — ce qui est démontré par les hésitations de l'Académie espagnole elle-même — et qui nécessitent de leur trouver une solution qui soit proche des usages réels des Mexicains. Par exemple:
 - a) depuis plusieurs siècles, la lettre H ne correspond à aucun phonème de l'espagnol; elle est conservée pour des raisons étymologiques. Dans certaines zones, dont quelques zones dialectales mexicaines de l'espagnol, comme celle de Veracruz¹⁹, elle est prononcée avec une aspiration. Parmi la variété des prononciations habituelles certaines se sont fossilisées dans l'espagnol mexicain général, comme pour /xalár/ 'tirer' et /regiléte/ 'volant', respectivement orthographiés *halar* et *rehilete*²⁰ par l'Académie. Le

19. Dans ce dialecte, le phonème /x/ est aspiré. Lorsqu'un vocable fut historiquement prononcé avec une aspiration, comme c'est le cas de *jalar* et de plusieurs autres qui s'écrivent actuellement avec un H, la possibilité d'aspirer des phonèmes /x/ et /s/ dans certaines positions) contribue à la conservation des anciennes aspirations.

20. D'après Corominas (1954) *halar* est un germanisme qui est passé en espagnol par l'intermédiaire du français *haler*; il est aussi prononcé avec un /x/ en Andalousie et à Cuba. En Castillan, il possède un sens exclusivement marin: "tirer sur une corde, une rame, [ou d'une rame au cours de la navigation]" (d'après le *DRAE* 1984); on enregistre une première attestation dans les Lettres d'Eugenio de Salazar; ce texte représente pour la linguistique hispanoaméricaine l'un des premiers documents pour étudier les origines de la formation des variétés américaines de l'espagnol. En ce qui concerne *rehilete*, mot d'origine incertaine, Corominas a retrouvé à Cuba le jouet que désigne ce vocable. Le *DRAE* affirme, quant à lui, que le *rehilete* est une espèce de dard et en même temps ce que l'on nomme au Mexique

Corpus de l'espagnol mexicain contemporain (abrégé *CEMC*)²¹ contient les graphies *halar*, dont l'index normalisé de dispersion est de 0,82 *jalar* (0,60), *jalas* (0,60), *jale* (0,62) — qui ne doit pas être confondu avec le substantif homographe — et *jalo* (0,11). Tout ceci met en relief un conflit normatif entre l'orthographe proposée par l'Académie (mieux distribuée dans le Corpus) et celle qui a été observée au Mexique (moins bien distribuée dans le Corpus). Cela prouve aussi que l'orthographe mexicaine a une certaine vitalité, puisqu'elle se répercute dans la conjugaison du verbe; tandis que celle de l'Académie espagnole n'est fossilisée qu'à l'infinitif. Au Mexique, on trouve des formes nominales comme *jalón* (0,82), *jalones* (0,60), *jalonazo* (0,0011), ainsi qu'un nouveau verbe dérivé de celles-ci: *jalonear* (0,87), lui-même accompagné de son propre participe nominalisé *jaloneada* (0,60). Ces constatations nous ont permis de choisir les orthographes *jalar*, *jalón*, etc., parce qu'elles sont la manifestation claire d'un usage mexicain réel, qui peut donner lieu à la reconnaissance sociale d'une norme latente, réprimée par l'orthographe académique. Quant à *rehilete*, nous avons perçu une tendance à l'orthographier sous la forme *reguilete*, même s'il n'apparaît pas sous cette forme dans le *CEMC*. Nous n'avons pas observé non plus la forme académique. Néanmoins, nous avons pris le risque d'instaurer l'orthographe *reguilete*, en prenant appui sur le fait que Santamaría (1959) ne privilégie pas la forme *rehilete* mais *reguilete*, qu'il commente comme étant une «forme vulgaire de *rehilete*».

- b) L'emploi des lettres B et V, qui ne sont l'objet d'aucune distinction phonologique entre elles en espagnol crée aussi certains conflits de nature normative. Elles sont prononcées de façon identique, puisqu'elles représentent un seul phonème: /b/ (la différenciation n'est pratiquée que par certaines personnes qui non seulement ignorent ce fait phonologique

gallito (volant) dans le jeu du badminton. Corominas reconnaît qu'il est possible d'expliquer le son /g/ à partir d'une base en partie phonétique.

21. En ce qui concerne ce corpus et ses caractéristiques, cf. Lara/Ham 1981. Notre "index normalisé de dispersion" établit un rapport statistique entre la fréquence d'un vocable, sa dispersion à l'intérieur du corpus et les dimensions hétérogènes de chaque "genre" de textes à l'intérieur du corpus. Il varie entre 0 et 1. Plus il est proche de 1, mieux le mot est distribué dans l'espagnol du Mexique. Afin de simplifier les démonstrations, je ne cite pas les fréquences des mots.

historique, mais qui en outre alignent leur prononciation sur l'orthographe et sur une vague influence d'autres langues). C'est le cas du verbe *avalanzarse* ou *abalanzarse*, dont l'orthographe dans le *DRAE* est celle du deuxième exemple, mais qui apparaît dans notre *CEMC* avec la première (0,60) seulement. La conservation de la forme *avalanzarse* dans notre dictionnaire est fondée sur une justification d'ordre étymologique (Valadez 1982: 280-281); celle-ci nous a poussé à prendre une décision qui va à l'encontre de la norme académique.²²

- c) L'orthographe des mots étrangers crée aussi des conflits. Selon l'Académie espagnole ainsi que plusieurs de ses émules, tout mot emprunté à une langue étrangère doit être hispanisé. Ainsi, *film* devient *filme*, *nylon* s'écrit *nailon* ou *nilón*, *whisky* se transforme en *guisqui*. Bien que l'on rencontre au Mexique des usages comme ceux qui sont prescrits par l'Académie, on trouve surtout des façons d'écrire qui conservent l'orthographe d'origine étrangère. Dans notre *CEMC*, *film* a un index normalisé de dispersion de 0,85, tandis que celui de *filme* est de 0,60; *nilón* n'a pas été recueilli dans le *CEMC*, *nailon* a un index de 0,60 et *nylon* atteint 0,98. *Guisqui* n'est pas répertorié dans le *CEMC*, tandis que *whisky* a un index de 0,99. Des mots étrangers très usuels tels que *box*, *round*, *knockout*, *foul*, *smog*, *jet* et *jeep* conservent la même orthographe au Mexique; le *DRAE* ne les a pas inclus dans sa nomenclature. De plus, le respect de l'orthographe de la langue d'origine correspond souvent au respect — que limitent parfois la phonologie et les capacités phoniques des locuteurs — de la prononciation des emprunts. C'est ainsi que *pijama* (orthographié ainsi dans le *DRAE* et certainement prononcé [pixáma]) s'écrit de la même façon au Mexique, mais il est prononcé [piyáma]; quant à *restaurante*, sa forme reste identique, mais il se prononce [restorán]. On peut donc affirmer qu'en général, la norme mexicaine consiste à conserver l'orthographe et la prononciation de la langue d'origine des mots étrangers, alors que la norme académique est hispanisante.

22. On trouvera d'autres exemples de conflits et de décisions prises par le *DEM* dans Valadez 1982.

- d) En dernier lieu, l'étude des vocables d'origine indienne constitue un difficile problème au plan orthographique, car plusieurs graphies concurrentes sont observées pour le même mot; nombre d'entre elles sont prétendument plus proches d'une représentation phonologique du mot original. D'une part, un grand nombre de vocables se sont hispanisés au cours du temps, à tel point qu'il n'est plus possible de proposer aujourd'hui des graphies phonologiques, comme dans le cas de *guajolote*, *ajolote*, *mole*, *escuincla* (mots qui proviennent respectivement de *huey-xólotl*, *axólotl*, *molli* et *izcuintli*). D'autre part, il y a un effort normatif visant à conserver des graphies qui ressemblent le plus au graphies d'origine, comme par exemple pour *ixtle* (0,60), *nahual* (0,78) ou *achiote* (0,60) qui priment sur les versions *istle* (0,11), *nagual* (0,64) et *achote* (0,0). Dans de nombreux autres cas, la solution n'est pas si simple parce que les formes prédominantes ne sont ni dans la ligne de l'hispanisation, ni proches des graphies étymologiques, comme pour *chahuixtle* (0,67) qui prime sur sa forme supposément étymologique *chahuiztle* (0,11) et *chipotle* (0,86) qui l'emporte sur *chilpotle* (0,00) — cela sans compter la forme hispanisée *chipocle* (0,1).²³ La plupart de ces vocables ne sont naturellement pas recueillis dans le *DRAE*; lorsqu'ils apparaissent dans ce dictionnaire, ils contredisent souvent les formes mexicaines et ils deviennent l'un des lieux communs des critiques faites à l'Académie, comme dans les cas de *cacahuete* (*DRAE*) en face de *cacahuate*, *chapapote* (*DRAE*) en face de *chapopote*, *guacal* (*DRAE*) en face de *huacal*. Étant donnée la valeur symbolique particulière rattachée à la transcription des nahuatlismes nous avons dû mener une étude sur ce sujet qui est souvent

23. Il existe plusieurs ouvrages qui traitent de l'étymologie des vocables amérindiens, en particulier ceux qui proviennent du nahuatl. Parmi les langues amérindiennes, le nahuatl est celle qui a fourni le plus grand nombre de mots qui ont été incorporés à l'espagnol du Mexique. Les dictionnaires de Cabrera (1974) et Robelo (1912), les ouvrages de Dávila Garibi (1939), R. del Castillo (1919) ainsi que plusieurs autres constituent des sources de renseignements importantes. Il faut cependant remarquer que pour une foule de vocables, il n'y a pas de documentation étymologique suffisante et que celle qui existe est très souvent d'une qualité douteuse. Cela explique que dans plusieurs cas, on ne peut pas avoir de certitude quant à la graphie étymologique d'un mot; il se peut aussi que les contradictions entre diverses explications fournies par les auteurs diminuent les possibilités de trouver une solution plus ou moins définitive. Les exemples que je donne ici pourraient être l'objet d'une discussion dans ce sens-là.

une source de désaccord et ceci dans le but de situer le *DEM* par rapport aussi bien à l'usage qu'aux diverses normes reconnues au Mexique (Maldonado 1982).

2. Dans un dictionnaire, les aspects morphologiques et syntaxiques d'une langue sont d'habitude très réduits; ceci est dû au caractère essentiellement lexical de ce genre d'ouvrages. Simultanément, il est très difficile pour la société d'associer des valeurs idéologiques à ces phénomènes linguistiques et par conséquent de définir des normes qui leur soient applicables. Cependant, nous avons trouvé certains cas, que j'énumère ici:
 - a) En espagnol, plusieurs substantifs peuvent osciller entre les genres masculin et féminin et donc être marqués par les articles correspondants. Les recherches dialectologiques ont démontré que dans plusieurs de ces cas, la possibilité existe — et elle est aussi vieille que la langue elle-même — d'employer indistinctement l'article masculin ou l'article féminin. C'est ainsi que *el/la sarién*, *el/la lente*, *el/la mar*, *el/la pus* sont variables dans tout le monde hispanophone; en général, il n'y a pas de préférence normative pour l'un ou l'autre genre. Dans l'espagnol du Mexique, il semble y avoir une préférence normative pour *el radio*, aussi bien le moyen de communication que l'appareil lui-même (dont 30 attestations ont été recueillies dans le *CEMC*, surtout dans des textes littéraires) par opposition à *la radio*, qui reflète l'usage académique et que nous avons trouvé 17 fois dans des textes techniques sur la radio.²⁴ Quant à *pijama*, l'usage mexicain préfère la forme féminine *la pijama* à l'usage académique masculin *el pijama*.
 - b) Les normes spécifiquement mexicaines se manifestent aussi dans les différences sémantiques qu'entraîne la sélection du genre: *la bolsa* (0,97) est préférée pour rendre ce que le *DRAE* dénomme *el bolso* (0,74, dans des textes littéraires); *la falla* (0,83) désigne un défaut dans le fonctionnement

24. Les signifiés ne peuvent être comptabilisés ou quantifiés de la même façon que les signifiants ou les signes, surtout lorsque ceux-ci n'ont qu'un signifié; c'est pour cela que je ne fournis que des données touchant la fréquence. Dans ces textes techniques du domaine de la radiophonie, dont plusieurs sont des traductions consciemment inspirées par la conception d'un espagnol académique, seize contextes concernent le moyen de communication et un seul traite de l'appareil.

d'un objet ou un phénomène géologique, tandis que *el fallo* désigne exclusivement une décision judiciaire. Pour le *DRAE*, le sens de «défaut de fonctionnement» est inclus dans la forme masculine *un fallo*.

- c) L'espagnol d'Amérique, y compris l'espagnol mexicain attribue une valeur durative à la forme du passé composé *he cantado*, tandis qu'il emploie la forme du passé simple *canté* avec une valeur exclusivement perfective.²⁵ Il s'écarte donc sensiblement des valeurs données par l'Académie à ces deux formes.
3. Grâce à sa flexibilité systématique et à sa facilité d'objectivation, le champ lexical se prête mieux à l'élaboration de normes qui prétendent le contrôler. Ces normes se classent dans plusieurs catégories différentes: celles qui sont reliées à la sélection des possibilités de création néologique (que l'on remarque surtout dans les domaines qui touchent la formation des terminologies techniques); celles qui sont reliées à la manifestation de préférences sociales pour un vocable plutôt qu'un autre, sans en arriver cependant à exercer un effet d'obligation dans l'usage; celles qui sont reliées aux tentatives de négation et d'invalidation de différents usages de vocables, aussi bien la forme que les significations. Je ne ferai aucune remarque sur le premier type de normes, car le traitement réservé aux terminologies techniques dans le *DEM* est plus conservateur que celui qui est prescrit dans d'autres ouvrages plus spécialisés et dans lesquels nous avons prêté une attention particulière à l'activité néologisante.²⁶ Quant aux autres normes, voici une liste des préférences observées dans l'espagnol du Mexique et dont le *DEM* fait état dans sa macrostructure:
- a) Certains vocables caractérisent l'espagnol du Mexique par rapport à l'espagnol académique (qui ne correspond pas nécessairement à celui de l'Espagne): *estacionar* «garer une voiture» (0,94) / *aparcar* (0,60, dans des textes techniques et dans des citations espagnoles); *plomero* «plombier»

25. Remarqué par Lope Blanch 1982, ce phénomène a pu être pris en compte dans la section du dictionnaire où l'on explique à des fins pédagogiques l'utilisation des temps des verbes.

26. Par exemple, dans le vocabulaire technique de la publicité au Mexique (Lara/Verdugo 1982) et dans une étude que réalise actuellement Natalia Mata sur la terminologie du microordinateur.

(0,79) / *fontanero* (0,00); *papalote* «cerf-volant» (0,79) / *cometa* (0,00); *papa* «pomme de terre» (0,89) / *patata* (0,00).

- b) Certains vocables sont l'objet d'une préférence mexicaine générale, même si d'autres vocables plus «hispaniques» sont aussi utilisés (les premiers ont un effet de symptôme — au sens buhlérien du terme — sur la langue mexicaine) : *banqueta* «trottoir» (0,95) / *acera* (0,60); *departamento* «appartement» (0,96) / *apartamento* (0,83); *timbre* «timbre» (0,87) / *estampilla* (0,74) / *sello* (0,00); *pasto* «pelouse» (0,84) / *césped* (0,60); *garage* (0,60) / *cochera* (0,00); *abarrotes* «épicerie» (0,79) / *ultramarinos* (0,11); *regadera* (0,60) / *ducha* «douche» (0,00); *bolero* «cireur de chaussures» (0,69) *limpiabotas* (0,00).²⁷
- c) Certains vocables utilisés au Mexique font l'objet de réprobation car ce sont des «barbarismes» de divers genres: des mots étrangers, des significations non conformes aux habitudes, etc. On parlera ici de normes négatives, dont la finalité est de signaler «ce que l'on ne doit pas dire». Les exemples cités ci-dessous n'indiquent pas une appréciation normative, comme dans les exemples antérieurs; ils signalent plutôt leur simple existence sociale. Cette vitalité dans l'usage est surprenante quand on pense qu'il s'agit là de vocables proscrits²⁸ : *controlar* «contrôler» (0,94), *chechar* «vérifier» (0,83), *revancha* «revanche» (0,96), *sofisticado* «sophistiqué» (0,83), *lunch* «déjeuner» (0,71); les formes hispanisées *lonch* et *lonche* comptent chacune pour 0,11, *clóset* «armoire» (0,74), *kindergarten* «école maternelle» (0,60), *sandwich* (0,94), la forme hispanisée *sangüich* atteint 0,11; *ponchar* «crever un pneumatique» (una llanta) (0,87), *chance* (0,76). Les principaux «barbarismes» de signification sont: *acceder* (avoir accès), qui apparaît dans 20% des contextes; *ambición* (avec un sens positif) «ambition» qui apparaît dans 28 des 78 contextes. Quant à la préposition *hasta*, son emploi est devenu ambigu au Mexique (et dans d'autres régions américaines): elle signifie

27. L'index normalisé de dispersion de 0,00 veut simplement dire que la fréquence des mots ainsi notés dans le corpus est insignifiante. Nous savons cependant qu'ils sont connus au Mexique et que quelques personnes les emploient.

28. Plusieurs de ces exemples sont tirés d'un très intéressant catalogue de «disparates» (absurdités) publié par un célèbre puriste mexicain: Gringoire 1982.

tantôt la limite finale d'une action, tantôt la limite initiale. Cet usage généralisé a été remarqué dans toutes sortes de textes mexicains y compris les textes littéraires.

- d) Un grand nombre de vocables caractéristiques de l'usage mexicain et dont l'emploi est reconnu dans toutes les régions des pays demeurent soumis à d'autres termes appartenant à un espagnol plus général. Souvent, les différences peuvent être remarquées entre la langue écrite et la langue parlée, entre la langue littéraire et la langue courante, entre la langue technique ou scientifique et la langue commune. Par exemple: *embrague* «embrayage» (0,60, dans la langue écrite) / *clutch* ou *cloch* (0,60, dans la langue parlée); *camión* «autobus» (0,76, dans la langue courante ou parlée) / *autobús* (0,86, dans la langue soignée ou écrite); *cerillo* «allumette» (0,60, dans la langue parlée) / *fósforo* (0,60, dans la langue écrite); *coche* «voiture» (0,82) / *automóvil* (0,83, dans la langue écrite), *auto* (0,88) et *carro* (0,75, dans plusieurs régions du Mexique). En ce qui concerne ces quatre derniers mots, il semble que chaque génération ait ses préférences: les adultes préfèrent *coche* tandis que les jeunes préfèrent *auto*. Pour ce qui est de *botica* «pharmacie» (0,99) et *farmacia* (0,85), les préférences semblent correspondre à la fois à des différences de générations et à des aspects commerciaux: les farmacias sont considérées être plus modernes que les boticas. *Taxi* (0,84) paraît aussi plus moderne que *libre*.
- e) Si l'on se place maintenant du point de vue sémantique, il y a apparemment un foisonnement d'innovations (Lara 1986). Mais à cause de la nature du sens, qui dépend fondamentalement des instruments théoriques employés pour son étude, et à cause du manque d'ouvrages permettant d'établir un véritable contraste entre l'espagnol du Mexique et celui d'autres régions hispanophones, il est impossible de se faire une idée claire de la portée des différences et de leur caractère normatif. Ainsi, il est indéniable que, tel que nous l'avons constaté en (c), un vocable comme *ambición* possède au Mexique une valeur positive tout à fait généralisée: cependant, nous ne savons pas s'il s'agit d'un phénomène typiquement mexicain ou d'un phénomène ayant un caractère plus général.

Malgré le nombre restreint d'exemples utilisés pour illustrer mes affirmations au sujet du rapport entre la norme et la lexicographie (restriction imposée par le besoin de ne pas dépasser les limites requises pour un article), j'espère avoir atteint mes objectifs: en premier lieu, je voulais prouver que la distinction entre la lexicographie de l'espagnol général et la lexicographie de l'espagnol régional dépend historiquement d'un jugement de valeur normatif et non pas d'une répartition raisonnable du travail. Les dictionnaires de régionalismes contemporains élaborés par des linguistes commencent à peine à être acceptés.

Mon deuxième objectif consistait à démontrer que les lacunes de la lexicographie de l'espagnol général ainsi que les difficultés pratiques et économiques rencontrées pour réaliser un dictionnaire complet basé sur des critères linguistiques modernes peuvent être comblés par une troisième voie, à savoir une lexicographie régionale de l'espagnol. Une telle démarche peut contribuer à combler les besoins documentaires de la lexicographie de l'espagnol général tout comme ceux de la lexicographie du régionalisme. Cette solution méthodologique limite le cadre de la cueillette de la documentation à une seule région — à un seul pays, dans notre cas; elle permet d'effectuer un relevé de données méticuleux et suffisamment détaillé pour qu'une variété régionale d'une langue comme l'espagnol puisse être correctement enregistrée. Elle contribue enfin à reconnaître ce qui est «général» dans la langue et ce qui est véritablement «régional», c'est-à-dire propre au territoire qui est l'objet de l'observation. La mise en commun de plusieurs dictionnaires régionaux de l'espagnol comme le *DEM* aurait pour résultat de fournir une première représentation de la véritable richesse et de la véritable unité de la langue, et cela malgré les contraintes encore exercées par l'idéologie dominante à l'encontre de ces deux concepts.

Quant au conflit idéologique qui domine la lexicographie espagnole, j'espère avoir montré dans quelle mesure la réalité linguistique et normative d'une région comme le Mexique nie l'existence idéologique de la métropole castillane sans pour cela contredire l'importance de l'unité de la langue. Quoique troublée et occultée par le poids de la norme académique, l'unité de l'espagnol est défendue avec beaucoup de vigueur. Le vocabulaire de l'espagnol du Mexique n'est pas le vocabulaire d'une langue autonome, détachée de l'espagnol d'Espagne; il n'a pas non plus été hypostasié par le *DEM*, c'est-à-dire décrit en tant que réalité indépendante et

autosuffisante; tout au contraire: c'est le vocabulaire d'une langue à la fois unie et pleine de diversité, et c'est ce qui lui donne sa coloration particulière.

Le troisième objectif du *DEM* qui repose sur des critères idéologiques, s'est aussi manifesté à travers les exemples présentés: il y a des normes mexicaines, dont la validité est admise sur tout le territoire et qui soutiennent la revendication d'une légitimité mexicaine de l'espagnol contre l'idée de l'imposition colonialiste et contre l'idée de la déviation par rapport à une langue «générale». La norme du respect de l'orthographe des mots qui ne sont pas d'origine hispanique, comme ceux qui sont issus des langues amérindiennes et de langues étrangères, apparaît comme une nouveauté dans le contexte hispanique. Le fait de contredire la norme académique qui dicte l'hispanisation de ces mots entraîne des conséquences. Sur le terrain idéologique, cela *peut* notamment signifier que la société mexicaine de même que les autres sociétés hispaniques devraient reconnaître que le caractère étranger de certains vocables qu'elles ont accueillis — ceux-ci ne se trouvent d'ailleurs pas en majorité, comme voudraient le laisser croire les chauvinistes — ne fait pas d'opposition entre cette attitude d'ouverture et le sentiment d'une identité et d'une unité, très cher à nos cultures.

Les normes de sélection de certains vocables au détriment d'autres manifestent des préférences sociales qui correspondent à des nécessités profondes de reconnaissance d'une identité sociale; cette dernière est d'une importance capitale pour déterminer le sens global de l'existence d'une société comme la société mexicaine. Tenter d'opposer des préceptes métropolitains à ces normes n'est pas seulement illusoire, mais encore cela révèle un mépris inqualifiable envers la culture et la société des autres. La concurrence entre des normes académiques et des normes mexicaines se manifeste aussi bien sur le plan général que sur le plan des différents niveaux de langue (littéraire, technique, courant, etc.); dans certains cas, elle illustre l'existence d'un véritable conflit normatif tandis que dans d'autres cas, elle ne représente que la subordination de certaines normes par rapport à d'autres. La hiérarchisation a pour but d'entretenir l'idéal de l'«espagnol international», et elle agit dans ce sens-là.

Le *DEM* n'apportera pas de solution définitive à tous ces conflits pas plus qu'il n'imposera une idéologie particulière. Articulé comme il l'est sur des valeurs proprement mexicaines, il devra plutôt continuer à constituer un sujet de débat pour

les Mexicains, puisque son articulation lui confère un sens que ne posséderait jamais un dictionnaire élaboré hors des frontières du pays. Cependant, dans la mesure où il pourra servir à objectiver les conflits et à proposer des solutions, nous espérons qu'il aura participé à l'établissement d'une plus juste représentation de la réalité de la langue et de la société mexicaine. Sa contribution à la lexicographie en langue espagnole sera assurément reconnue au plan descriptif.

Luis Fernando Lara
El Colegio de Mexico

Références

- AUTORIDADES (1726) REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de autoridades*, ed. facsimile (1726-39), Gredos, Madrid, 1969.
- CABRERA, Luis (1974) *Diccionario de aztequismos*, révisé par J.I. Dávila Garibi, Oasis, México.
- CASTILLO, R. del (Darío Rubio) (1919) *Estudios lexicográficos. Nahuatlismos y barbarismos*, prolog. J.J. Nunez y Domínguez, México.
- COROMINAS, Joan (1954) *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Gredos, Madrid
- DÁVILA GARIBI, J.I. (1939) *Del náhuatl al español*, Mexico.
- DRAE (1984) REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid.
- El traductor*, 1,2 (1986) Revista de la Asociación de Traductores Profesionales, México, 12-14.
- GRINGOIRE, P. (A. Baez Camargo) (1982) *Repertorio de disparates*, Drago, México.
- HABERMAS, J. (1962) *Strukturwandel der Öffentlichkeit. Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft*, Frankfurt, Suhrkamp (en français: *L'espace public ...*, Payot, Paris, 1978).
- HAENSCH, G. (1987) «Der Wortschatz des amerikanischen Spanisch und seine Erfassung in lexikographischen Inventaren», à paraître dans *Iberomania*.
- HAENSCH, G. et R. WERNER (1978) «Un nuevo diccionario de americanismos. Proyecto de la universidad de Augsburg», *Thesaurus*, 33, 1-40.
- LARA, Luis Fernando (1972) «Sobre la justificación de un diccionario de la lengua española hablada en México», *La Gaceta del Fondo de Cultura Económica*, 19, 1-6.
- LARA, Luis Fernando (1976) *El concepto de norma en lingüística*. El Colegio de México, Mexico.
- LARA, Luis Fernando (1978) «Regional dictionaries: a lexicographical proposal for the Third World», *Actes du 5e congrès de l'AILA*, Université Laval, Québec, 1981, pp. 313-321.

- LARA, Luis Fernando (1983) «Activité normative, anglicismes et mots indigènes dans le Dictionario del español de Mexico», *La norme linguistique*, J. Maurais et E. Bédard (eds.) Conseil de la Langue Française / Le Robert, Québec, pp. 571-601.
- LARA, Luis Fernando (1986) «Methodology in a non-Spanish dictionary of the Spanish language», *A Spectrum of Lexicography: papers from AILA Brussels' 84*, R. Ison (ed.), en *Polyglot*, 7,1, B5.
- LARA, Luis Fernando (1987a) «La normatividad en ortografía», *Escritura y alfabetización*, L.F. Lara et F. Garrido (eds), El Ermitano/AMLA, Mexique, 1987, pp. 82-101.
- LARA, Luis Fernando (1987b) «La Comisión para la defensa del idioma español du Mexique. Chronique d'une politique linguistique avortée», dans J. Maurais (ed.) *Politique et aménagement linguistique*, Conseil de la langue française, Québec, 1987.
- LARA, L.F. et R. HAM (1980) «Base estadística del Dictionario del español de México, en Lara, Ham et García Hidalgo, *Investigaciones lingüísticas en lexicografía*. El Colegio de Mexico, Mexique, 1981, pp. 7-39.
- LARA, L.F. et L. VERDUGO (1982) *Vocabulario especializado de la publicidad en Mexico*, Mexique.
- LARA, L.F., R. HAM et I. GARCIA HIDALGO (1981) *Investigaciones lingüísticas en lexicografía*, El Colegio de México, México.
- LOPE BLANCH, Juan M. (1967) *El léxico indígena en el español de México*, El Colegio de Mexico, Mexique.
- LOPE BLANCH, Juan M. (1982) «Estado actual del español de México», *El español hablado en México*, Mexique, pp. 11-34.
- LOPE BLANCH, Juan M. (1983) «El supuesto arcaísmo del español americano», *Estudios sobre el español de México*, UNAM, Mexique.
- MALDONADO, Ricardo (1982) *Náhuatl: que suena bien, que es hermoso*, Tesis, UNAM, Mexique.
- NEBRIJA, E. Antonio de (1492) *Gramática de la lengua castellana*, ed. A. Quilis, Nacional, Madrid, 1980.
- ONTAÑÓN, Paciencia (1967) *La posible fragmentación del español en América. Historia de un problema*, Tesis, UNAM, Mexique.
- ROBELO, Cecilio A. (1912) *Diccionario de aztequismos*. Mexique.

- ROMERO, Mario G. (1972) *Epistolario de Rufino José Cuervo con los miembros de la Academia Colombiana*, Instituto Caro y Cuevo, Bogota.
- SALA, Marius et al. (1982) *El español de América*, Instituto Caro y Cuervo, Bogotá.
- SANTAMARIA, Francisco, J. (1959) *Diccionario de mejicanismos*, Porrúa, Mexico.
- SOHN-RETHEL Alfred (1973) *Geistige und körperliche Arbeit*, Suhrkamp, Frankfurt (en anglais, *Intellectual and manual labor: a critique of epistemology*, Mc. Millan, New York, 1978).
- VALADEZ, Carmen (1982) «Notas sobre variantes ortográficas en el español de Mexico» *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 31, pp.276-81.
- WERNER, Reinhard (1979) «Zum Stand der Lexikographie des amerikanischen Spanisch» *Ibero-Amerikanisches Archiv*, 5, pp.121-60.
- WERNER, Reinhold (1985) «Reseña al diccionario de Venezolanismos», *Romanistisches Jahrbuch*, 36, pp.373-381.